

THÉÂTRE Paul Desvieux met en scène « Les Brigands » d'une manière audacieuse et claire

Schiller, un idéal emporté

Armelle Hélot

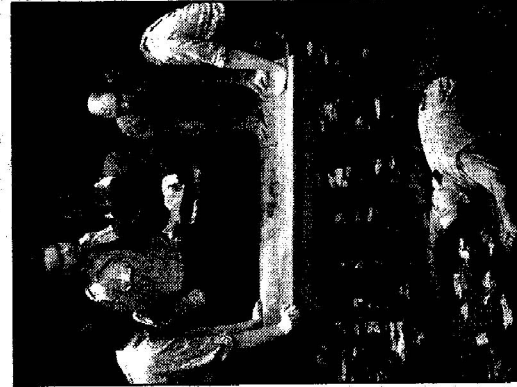
Nul ne peut imaginer aujourd'hui ce que fut, le 13 janvier 1782, l'accueil, au Théâtre de Mannheim, de la première représentation des *Brigands*, pièce d'un jeune inconnu, médecin militaire de vingt-deux ans, Johann Christoph Friedrich von Schiller. Les spectateurs tombaient dans les bras les uns des autres, les femmes étaient au bord de l'évanouissement, « c'était comme un chaos des brumes duquel sort une création neuve ». « Sturm und Drang » (« Tempête et Passion »), l'Allemagne a trouvé l'œuvre qui va devenir l'étendard de ce mouvement littéraire et politique. *Les Brigands* sont une pièce immense, ample, sauvage. Romanesque, romantique, elle n'est que rarement jouée en France. Elle est d'essence shakespearienne. Luminieuse et sombre à la fois, elle appelle un emportement certain, une fièvre, une flamme.

L'intrigue est assez simple. Il y a un château en Franconie, celui de Maximilien von Moor, le comte régnant (Jean-Claude Jay) qui a deux fils, Franz (Michel Faul) et Karl (Fabrice Pierre). Ce dernier, l'aîné, étudiant qui se dissipe dans les tavernes de Leipzig, se réveille un jour. Il veut retrouver son père et sa belle fiancée, Amalia von Edelreich (Ninon Brété-

cher). Il y a la douleur et la jalousie du cadet, qui va ourdir des complots pour écarteler et désespérer son frère. Il y a les forêts de Bohême qui vont devenir le royaume de Karl, à la tête d'une troupe de brigands. Il pense rendre justice, mettre à feu une société qu'il juge injuste et l'éclairer de ces idées neuves, ces idées révolutionnaires qui emportent alors l'Europe.

Dans *Les Brigands*, et cela Paul Desvieux le met en scène avec une intelligence et une sensibilité remarquables, il n'y a pas le bien et le mal. Karl n'est pas le bon et Franz le mauvais. C'est beaucoup plus compliqué. C'est l'homme même qui est au centre de cette immense pièce, d'une richesse éblouissante. C'est l'ambivalence des êtres et du cœur de l'homme que Schiller interroge, comme il interroge l'avenir de l'Europe, le poids des espérances.

C'est tout ce que nous raconte le metteur en scène qui nous avait enthousiasmés, il y a quelques saisons, d'un *Éveil du printemps* de Wedekind inoubliable et qui a depuis notamment proposé un *Richard II* de Shakespeare qui n'est pas venu dans la région parisienne. Ce jeune - 32 ans - fondateur de la compagnie L'Hélotrope est un artiste sur qui on peut compter (on verra au printemps, au Théâtre des Abbesses, sa version de *L'Orage* d'Ostrovski). Il possède un univers esthétique et éthique. Ici,



Une pièce immense, ample, sauvage, rarement jouée en France.
(Photo Nicolas Simonin.)

une traduction nouvelle de Jörn Cambréling, la musique sourdement lyrique de Vincent Artaud, la part très subtilement chorégraphiée de Yano Iatridès, tout est lié et concourt au même effet : on est de plain-pied dans l'histoire, qui est actuelle sans être modernisée, on comprend les tourments des uns et des autres. On est touchés.

La parole du poète est belle mais l'émotion est plus indispensable encore dans ces pièces fleuves et chacun est convaincant. Dans un décor simple et efficace de Chantal de la Costa Messelière, les costumes finement hors temps de Marie Sarrutoux, Schiller nous emporte. Jay (qui jouait dans l'historique version d'Anne Delbée, il y a 35 ans !) possède la noblesse douloureuse qui convient : Michel Fau est intrépide, figure d'une autre Révolution, changeant, inquiet et bouleversant ; Fabrice Pierre a la belle silhouette du héros et les incertitudes de l'homme qui doute et voit se fracasser ses idéaux ; Ninon Brétécher, si belle et flamboyante, est comme toujours magnifique, unique femme de cet univers de mâles, personnage combattant, sublime.

Ici, c'est ce mouvement entre le grotesque et le sublime qui donne la juste palpitation au sens. La troupe est excellente, il faudrait citer la dizaine d'autres interprètes, certains familiers de l'univers de Paul Desvieux, d'autres tout jeunes. A découvrir. A applaudir.

Théâtre 71 de Malakoff,
à 20 h les mardis, mercredis et samedis,
à 19 h 30 les jeudis, à 16 h les dimanches.
Tél. : 01.55.48.91.00. Durée : 4 h,
très vite passées, entracte compris.
Jusqu'au 18 février.
Reprise dans quelque temps.

0,90 €

Edition de Paris

le Parisien

JEUDI 10 FEVRIER 2005

www.leparisien.com

N° 18793

THEATRE

« Les Brigands » à Malakoff



« **L**ES BRIGANDS », texte d'une grande figure de la littérature allemande, Friedrich Schiller, brûlent actuellement les planches du Théâtre 71. Pendant les quatre heures que dure le spectacle, Paul Desvaux va vous scotcher à votre fauteuil.

Le metteur en scène a fait de cette fresque romantique et cruelle, un spectacle à couper le souffle, à rire aux larmes, à dresser les cheveux sur la tête. Surtout quand paraît Michel Fau. Eblouissant dans la peau de Franz. Ce frère intrigant à l'intelligence froide et calculatrice parvient à évincer son frère aîné Karl, lequel, se retrouvant désespéré et sans le sou, prend la tête d'une bande de brigands.

En dépit de leur mine peu patibulaire — c'est la seule fausse note de la pièce —, ces hors-la-loi volent,

tuent, emportés par les idées révolutionnaires de leur chef. Sur le plateau, dans un décor très expressif et pourtant volontairement minimaliste, on passe grâce à un jeu d'éclairage réglé comme un ballet, des scènes d'intérieur aux caches forestières. Les flots de musique, signée Vincent Artaud, les déplacements chorégraphiés par Yano Iatridès donnent à cette pièce un air de grand opéra.

MARIE-EMMANUELLE GALFRÉ

Ce soir à 19 h 30 et jusqu'au 18 février, les mardis, mercredis, vendredis, samedis à 20 heures, les jeudis à 19 h 30 et les dimanches à 16 heures, Théâtre 71, 3, place du 11-Novembre, Malakoff, tarifs : 21 € (14,50 €, 10,50 €, 8,40 € - de 12 ans). Tél. 01.55.48.91.00.

La Tribune

Mardi 8 février 2005 - 1,20 €

Le quotidien économique et financier

www.latribune.fr

PARIS • théâtre

Fantômes en stock

■ « Müller Factory », de Heiner Müller, à Bobigny, et « les Brigands », de Friedrich Schiller, à Malakoff.

■ Deux pièces qui rivalisent d'intelligence et de subtilité.

Un petit texte écrit sur un panneau au début de la pièce *Müller Factory* donnée à la MC93 Bobigny : « L'humanisme ne se manifeste plus qu'en tant que terrorisme. » Au Théâtre 71 de Malakoff, une petite phrase entendue vers la fin des *Brigands* de Schiller : « [tout ça] pour embellir le monde en semant la terreur ». Quelques mots qui se font écho dans deux spectacles d'auteurs séparés par les siècles, les Allemands Heiner Müller (1929-1995) et Friedrich Schiller (1759-1805), et que l'on veut, ici, assembler parce qu'ils pointent de magistrale façon l'hydre du totalitarisme et ses folies collatérales.

Müller Factory, titre très « warholien » pour exprimer un travail en perpétuel élaboration, mélange de nombreux textes de Müller, surtout *Germania 3* et *Hamlet-Machine*. Dans *Germania 3*, il est d'abord question des Allemagnes, celle du nazisme, du socialisme de la DDR, du capitalisme aussi. Successions de scènes terribles, grotesques, comme cette famille qui, apprenant la mort

de Hitler, aimerait tant se suicider avec un « four à gaz »... qu'ils n'ont pas. Autres confrontations édifiantes, celles des marionnettes de Staline (« Mon atout s'appelle Hitler, nécessité n'a pas de loi »), Churchill, Hitler... Dans *Hamlet-Machine*, Müller utilise le prisme du *Hamlet* de Shakespeare pour multiplier ses questions sur le monde : place de la femme dans la société (Ophélie, la fiancée de Hamlet, est « convoquée »), révolte (Ulrike Meinhof...), pouvoir de la télévision (« Donne-nous aujourd'hui notre meurtre quotidien »), etc.

Un rythme vif. La mise en scène de Michel Deutsch éclaire superbement ce théâtre de fantômes croisant ici les grisailles des bureaux de la Stasi, le mur de Berlin ou là Stalingrad et ses violences. Spectacle parfois chanté, presque dansé, Deutsch impose un rythme vif qui manifestement plaît à la troupe de comédiens impeccables issus du Jeune Théâtre national de Genève.

Grande fresque préromantique, *les Brigands* dénonce aussi un certain ordre établi. Fi du rationalisme des Lumières, du théâtre réglé à la française, Schiller suit le mouvement *Sturm und Drang* (« tempête et passion ») pour mieux retrouver les tyrans ou les héros sensibles de l'Histoire. Dans la famille princière des von Moor, il y a le vieux père Maximilian et ses deux fils : Karl, le débauché qui, déshérité, lève une troupe de brigands pour tailler des croupières aux in-



« Müller Factory », adaptation de plusieurs textes de Heiner Müller, notamment « Germania 3 » et « Hamlet-Machine ».

justices du monde, et Franz, le malné, le jaloux à l'origine du bannissement de son frère et de la (fausse) mort de son père, qui prend le pouvoir et tente de séduire la belle Amalia, l'ex-promise de... Karl. Paul Desvaux nous tient en haleine grâce à la virtuosité de sa scénographie baignée de chorégraphies et de musiques intelligentes. Et grâce aux talents des comédiens, notamment Michel Fau (Franz), totalement déjanté, entre Macbeth et le Dictateur de Chaplin. Deux pièces fortes.

Jean-Pierre Bourcier

L'HYDRE DU
TOTALITARISME
ET SES FOLIES
COLLATÉRALES.

« Müller Factory », jusqu'au 19 février à la MC93 Bobigny.

Tél. : 01.41.60.72.72.

« Les Brigands », jusqu'au 18 février au Théâtre 71 Malakoff.

Tél. : 01.55.48.91.00.

Tempêtes et passions

Manuel Piolat Soleymat
mercredi 9 février 2005

Les Brigands

Malakoff - Théâtre 71 (Malakoff)

Les voix s'élèvent, les âmes s'émeuvent, les esprits s'emportent, les poings se serrent, les torsos se bombent et le sang coule... Pièce monumentale aux accents enflammés, œuvre emblématique du Sturm und Drang (mouvement allemand précurseur du romantisme), Les Brigands présente le destin de deux frères ennemis qui, chacun à sa façon, tentent de conquérir une forme de liberté. Créée en 1782, cette première pièce de Schiller résonna, à l'époque, comme une véritable diatribe révolutionnaire. Si ce texte a évidemment perdu de son caractère subversif, il n'en garde pas moins une grande puissance lyrique. Mêlant sens du tragique et esprit de bouffonnerie, Paul Desveaux présente un spectacle qui, malgré sa durée, captive et ne tombe jamais dans la monotonie.

Fils prodigue et dépravé, Karl Moor a quitté le riche domaine familial pour mener une vie de débauche à Leipzig, bafouant quotidiennement les valeurs de son père, torturant son sens de la morale et son honneur. Le jour où il décide de revenir dans le droit chemin, de rejoindre sa famille et Amalia, la femme qu'il aime, il est trop tard. Son frère cadet, Franz, révolté contre la nature qui a doté son aîné de tous les dons pour ne lui en attribuer aucun, fomenté un complot qui amène son père à bannir et déshériter Karl.

La mort dans l'âme, les poches vides, le jeune homme se réfugie dans les forêts de Bohême et devient le chef d'une bande de brigands qui, comme lui, se sentent humiliés et exclus de tout. Seul moyen d'expression et d'affirmation de soi, la violence leur permettra de venger les injustices dont ils s'estiment victimes, de « maintenir la loi en la transgressant ». Pendant que Karl mène cette vie d'aventurier aux idéaux révolutionnaires, son frère donne froidement corps à sa soif de pouvoir, son besoin de reconnaissance, en tentant de conquérir Amalia et d'assassiner son père.

Paul Desveaux a créé un univers dont les contrastes et la poésie viennent frapper aux portes de notre imaginaire. Ambiances en clair-obscur, musique, chorégraphies, aura des comédiens : dès les premières tirades, il nous accroche aux wagons de son entreprise pour nous mener, cinq actes et quelque trois heures trente plus tard, jusqu'à son terminus.

Quelles sont les contrées traversées ? Celles des questionnements ontologiques, sociaux et religieux d'une jeunesse en rupture avec le monde dans laquelle elle vit. Celles de l'affrontement de deux frères qui ont quelque chose d'Abel et Caïn.

Mis dos-à-dos comme les deux faces d'une même médaille, ils suivent des chemins diamétralement opposés, mais débouchent, finalement, sur une quête similaire : celle de la liberté, de l'émancipation, de l'autodétermination. Karl, jeune homme spontané, entier, intrépide, par nature sujet à la révolte, porte en lui toute la fougue d'une jeunesse éprise d'indépendance. Franz, lui, personnage calculateur et perfide qui se donne tous les moyens de ses ambitions, fait également l'expérience de la rébellion. Mais lui l'exprime de façon sournoise, froide et réfléchie, sans bravoure, sans grandeur, s'élevant, dans la bassesse, contre sa condition d'homme soumis aux règles terrestres et divines.

Michel Fau, dans les habits de ce mégalomane loufoque, prend le contre-pied de tous les autres personnages. Cocasse, déluré, il provoque, sans les appeler, les rires du public, relève le défi de ne pas tomber dans les complaisances du genre. Jouant la partition d'un clown excentrique, il ne limite jamais Franz Moor à cette dimension burlesque, compose toute la profondeur d'un être chez qui, au détour de chaque pitrerie, pointent détresse et souffrance. Dans un registre beaucoup plus obscur, plus grave, Ninon Brétécher (Amalia), Jean-Claude Jay (le père) et Fabrice Pierre (Karl), campent des êtres déchirés dont l'existence tragique et passionnée rejoint les destins des grandes figures mythologiques.

Manuel Piolat Soleyma

la Croix

12/13 FEVRIER 2005

Théâtre

La pièce maîtresse du « Sturm und Drang »

■ Il était une fois un prince devenu chef de bande par révolte contre la société. Amours, trahisons (notamment d'un frère), malédiction (d'un père), folie, amour impossible, innocence bafouée, appel à Dieu, dénonciation du matérialisme...

Pièce maîtresse du *Sturm und Drang* (« Orage et passion ») et du romantisme allemands, *Les Brigands* de Schiller font figure d'œuvre monstrueuse. Un drame infernal dont s'empare à bras-le-corps un jeune metteur en scène, Paul Desveaux, en quatre heures de spectacle haletant, même s'il n'évite pas tous les pièges de la dérision, de la réduction du discours politique ou des effets dansants...

D. M.

Théâtre 71, à Malakoff. Renseignements : 01.55.48.91.00.
Jusqu'au 18 février.

Le Quotidien du Médecin

mercredi 16 février 2005

A L'AFFICHE

EN BANLIEUE

« Les Brigands »

C'est bien tardivement que nous vous signalons ce remarquable spectacle. Mais un jour il sera repris. Paul Desveaux, qui, il y a quelques années, nous avait éblouis avec un « Eveil du printemps » de Wedekind absolument magnifique (voir « le Quotidien » du 11 avril 2001), présente la grande pièce emblématique du « Sturm und Drang » (Tempête et Passion), « les Brigands » de Schiller. C'est simple, pur, beau, emporté, c'est joué toujours avec la musique de Vincent Artaud (discretement utilisée) et la chorégraphie

de Yano Iatridès qui donnent au spectacle une partie de sa singularité. Une traduction nouvelle de Jorn Cambreleng ajoute à la force du propos. C'est bien joué, franchement, avec sensibilité et intelligence, par une troupe soudée d'où nous détacherons Fabrice Pierre et Michel Fau dans les rôles des frères, Karl et Franz, Jean-Claude Jay dans celui de leur père, et la flamboyante Ninon Brétécher dans celui d'Amalia. Ne ratez, au printemps, aux Abbesses, « l'Orage » d'Ostrovski, par Paul Desveaux, metteur en scène à suivre !

*Théâtre 71 de Malakoff, à 20 h jusqu'au
18 février (01.55.48.91.00).
Durée : 4 h dont l'entracte.*

FEVRIER 2005

MALAKOFF

«Les Brigands»,

De Friedrich Schiller, mise
en scène de Paul Desveaux
Fils de grande famille, noceur assidu,
le jeune Karl Moor se voit obligé de
poursuivre sa vie de débauche, vic-
time des intrigues de son frère pour
le déshériter. Une pièce merveilleuse,
avec l'inénarrable Michel Fau.

Du 28 janvier au 18 février,
au Théâtre 71. Tél.: 01 55 48 91 00.